

IDENTITE CULTURELLE ET CREATION LITTERAIRE

DE SENGHOR A AMINATA SOW FALL

La littérature africaine francophone s'est fondée sur une proclamation de ses différences il y a cinquante ans déjà, par la défense et illustration de la Négritude instaurée au sein même de la Métropole, autour de la Revue Présence africaine. Nous citerons pour mémoire les noms désormais célèbres d'une Pleïade en bien des points comparables à nos poètes de la Renaissance : Senghor, Césaire, Damas, Birago Diop, Tchikaya, Maunick, Ranaïvo, Rabemananjara.

A l'instar de leurs prédécesseurs du 16^e siècle redécouvrant les Grecs et les Latins, les poètes noirs entreprenaient de retrouver leurs sources africaines. Mais ce voyage, au lieu de modifier le cours de la littérature de France, allait au contraire les séparer sensiblement d'une culture à laquelle ils avaient essentiellement participé par la langue et par la colonisation.

Se proclamer donc Nègre et Africain avait des conséquences plus radicales et imprévisibles. C'était assumer une autre histoire et une autre civilisation que celles de l'Europe. C'était obliger le français à véhiculer une autre identité que l'identité française, et notoirement plus lointaine que celle des Canadiens, Belges ou Suisses qui se trouvaient dans un cas analogue. Ces derniers sont en effet par la culture, l'origine ethnique et géographique soit des anciens français, soit des voisins très proches.

Les écrivains Africains et Antillais, comme du reste les Maghrébins, venaient d'un autre continent et leur culture française récente s'édifiait sur des siècles de civilisation arabe, musulmane, animiste, sur des religions et des arts n'ayant aucun point commun avec le fonds judéo-chrétien occidental.

Toute la théorisation de la négritude élaborée par Senghor repose sur cette expérience fondamentale. Et bien que par la suite la négritude ait été critiquée pour vingt bonnes raisons tant politiques que sociales, il faut remarquer que sur ce point précis de la récupération d'une identité africaine et de la fondation d'une littérature africaine, elle n'a jamais été contestée. Au contraire le processus de séparation du tronc français va s'accentuer.

A la génération suivante commencera de pointer par ci par là la revendication d'identités nationales plus restreintes et on avancera les notions de littérature congolaise, littérature camerounaise, littérature sénégalaise, littérature antillaise.

Le cas des Antilles est exemplaire avec le mouvement créoliste dont le principe est logique : glorifier la négritude dans la langue française fut sans doute une étape nécessaire. Mais s'en tenir là vingt ans après devient absurde. L'Antillais mentalement et politiquement libéré récupère ses marques et en premier lieu son créole. Quitte pour lui d'écrire Texaco ou Eau de café s'il lui plaît de mixer les 2 langues au gré de son talent littéraire. Confiant et Chamoiseau sont les chevaliers de cette nouvelle quête du Graal, comme Césaire et Damas le furent de la Négritude.

En Afrique la situation est moins claire. Certes le concept de littératures nationales est passé, largement diffusé et soutenu par des revues, des ouvrages, des colloques initiés en France. Et nous avons dit ailleurs quels sous-entendus politiques rendaient ces initiatives douteuses, voire perverses. L'Unité africaine étant déjà si fragile et la littérature africaine n'ayant pas tellement d'auteurs, la diviser encore

en littératures nationales aboutit à des micro-corpus de 3, 4 écrivains dignes de ce nom pour la plupart des pays francophones. Face à ces littératures-croupions, il y a 2 ou trois pays où en effet une identité littéraire s'élabore, qui se distingue par son abondance et sa cohérence des autres pays où la production francophone n'est pas développée.

Un autre aspect, et non des moindres, qui différencie les littératures dites nationales d'Afrique du renouveau antillais c'est qu'on persiste à vouloir les stimuler en français, à l'exclusion des langues autochtones. Donc elles se trouvent doublement coupées du tronc de la littérature africaine continentale, et des racines linguistiques indigènes. C'est une aberration nourrie artificiellement par les instances de la Francophonie, dont le but réel est de dépolitiser ces écrivains trop longtemps contestataires, reliés qu'ils étaient au Mouvement de la Négritude. Et de les conserver dans un giron culturel étroitement français et non contaminé par les langues indigènes. Bref des littératures nationales dépourvues de langues nationales et dont l'Orient demeure la France. On crée ainsi des écrivains noirs satellites qui seront désormais contrôlables (prix, voyages, colloques, stages) par la Métropole.

Il faut remarquer cependant que cette opération de récupération est dénoncée par les meilleurs écrivains africains qui refusent de se laisser ainsi diviser et circonscrire par les micro-nationalismes et ceux qui les favorisent.

Ils tiennent à conserver cette identité africaine qu'ils estiment parfaitement compatible avec une identité sénégalaise, malienne, etc. Ils sont conscients qu'ils représentent non seulement leur pays actuel, mais aussi une histoire et un espace humain qui remontent bien avant les

Indépendances et débordent les frontières coloniales.

De plus, du fait de cette colonisation, les intellectuels noirs qui furent souvent leaders des luttes de libération -et les écrivains en font partie- ont d'abord combattu pour leur dignité d'Africains. Bien sûr on a dans les années soixante écrit des poèmes, des chants, des pièces patriotiques, dans l'euphorie des Indépendances ; il y eut de très beaux textes signés Charles Ngandé, Philombe, Boukari Diouara sur le Cameroun ou le Mali (1). Mais vu la rapide érosion des gouvernements néo-coloniaux, ce patriotisme a fait long feu et laissé place à une critique acerbe des sociétés convulsionnaires qui ont suivi. Et le sentiment national s'exprime souvent aujourd'hui sur le mode de la tragédie.

Ceci nous amène à parler de l'ethnicité qui est encore très vivante en Afrique et souvent plus pertinente au niveau des cultures que le paramètre de l'identité nationale. Il est évident que pour une grande masse d'Africains non-lettrés il est plus important d'être Soninké, Bulu, Yoruba, Bakongo que Malien, Camerounais, Nigerian, Zaïrois.

La conscience ethnique précède la conscience nationale, et c'est normal. C'est la plus ancienne et de loin, c'est le lieu d'enracinement de la culture. C'est pourquoi s'il y a une littérature du désespoir national où en effet s'expriment les plus lucides (Soni Labou Tamsi, William Sassine, T. Monenembo, Pathé Diop, Laurent Owondo, Hamidou Dia) et qui produit les oeuvres les plus violentes, il persiste et au coeur même parfois de ces "romans de l'absurde africain", sous forme d'espoir ultime ou de nostalgie, un repli vers l'ethnicité.

Ou plus exactement vers des valeurs ethniques. C'est l'évocation de l'enfance en pays peul qui tempère quelque peu les cauchemars

(1) - Voir Anthologie Negro-Africaine - éd. Edicef-Hachette - 1992.

des Racines du ciel (Monénembo) ou le recours au mythe de l'Ombre "teintée d'ocre et de kaolin" et liée au rite Bwiti chez le gabonais Owondo.

Ce ^{recours aux} ~~repli vers~~ les mythes anciens est plus clair encore chez des écrivains comme Abdoulaye Kane et Aminata Sow Fall. [Evidemment le procédé est très subtilement amené chez ces intellectuels peu soucieux de paraître rétrogrades. A. Kane renvoie son histoire La maison au figuier aux débuts de l'ère coloniale ; ce qui fait trouver très naturel que les habitants d'un village de brousse se protègent de l'envahisseur européen et de ses armes (l'école et la Poste) par le recours au génie du fleuve et à ses maléfices. Génie réel et mythe authentique.

Le cas d'Aminata Sow Fall dans Le jujubier du patriarche est plus sophistiqué.

D'abord l'action se situe en ville et à notre époque. Ensuite le mythe de l'ancêtre, relayé par l'épopée qui véhicule son histoire est entièrement inventé. Par contre le rôle culturel du griot comme vivificateur des traditions, et le rôle symbolique de l'arbre qui reverdit sur la tombe de l'ancêtre, sont parfaitement plausibles, et donnés, proposés comme solution aux contradictions de la vie moderne qui ont déchiré la famille de Yelli et Tacko. Tous les antagonismes se résorbent dans le pèlerinage à Babiselli, et dans la profération rythmée et unifiante du "roman familial".

On ne peut s'empêcher de songer ici, en effet, à une espèce de thérapie de groupe dont l'écrivain se fait l'interprète, conscient ou non, je ne sais. A. S. Fall n'est pas particulièrement branchée sur la psychanalyse. Mais sa profonde connaissance de la société sénégalaise lui donne assez d'éléments concrets pour construire une fiction qui est

en quelque sorte un modèle (au sens anglais de pattern) de comportements semblables dans des situations analogues.

Il faut noter cependant que l'ethnicité n'est jamais mise en évidence en tant que telle. Comme si une certaine pudeur induisait les écrivains à en voiler le côté singulier et restrictif. Ces cultes ou ces coutumes sont bel et bien peul, fang ou wolof, mais non présentés comme tels. Ni même comme nationaux, Mais comme typiques d'une dimension africaine irréductible, ce quelque chose de précieux et secret que ni l'invasion de la technologie occidentale, ni le pourrissement des moeurs politiques africaines ne peuvent atteindre ou corrompre. Un noyau dur et pur de l'identité culturelle, de "l'homo africanus", et dont la fonction de refuge pourrait aussi devenir fonction de salut.

-O-O-O-O-O-O-O-O-O-